

Grise mine au Sarek

Par Michèle Chevalier

Récit non objectif du voyage au Sarek d'un groupe de gumistes en mars 2012.

Cela pourrait s'appeler « idées noires » si le titre n'existait déjà donc ce sera « grise mine » ou carrément « sale tronche », et c'est de la mienne qu'il s'agit. Mine sombre et front bas à l'image du ciel que nous avons eu. Mais mauvaise tronche aussi vis à vis de mon compagnon de tente, car deux semaines de cohabitation à regarder tomber les gamelles à cause d'une patte de réchaud tordue le premier soir sur le réchaud « que je n'aurais pas dû prendre parce qu'il fallait prendre l'autre ... », à avoir pour tout commentaire sur l'itinéraire des « groupifs » et le numéro de l'étape à charger sur le GPS n'arrangeaient rien. Peut être n'y étais-je pas complètement étrangère, ayant protesté dès le premier jour sur l'itinéraire suivi par rapport à celui prévu et ayant carrément « fait la gueule », après avoir raté le premier sommet réussi par les quatre autres.

Mais, reprenons au début.

Le groupe initialement limité à douze s'est réduit à cinq après les derniers désistements. Il est constitué d'Antoine le resp, moi-même l'organisatrice, de Florent le co-organisateur, d'Hubert et de Michal.

Le projet : parcourir un massif glaciaire au Nord du cercle polaire en Suède. Ce massif se traverse généralement à ski nordique en tirant une pulka car il n'y a pas de refuge, mais nous optons pour des skis de randonnée de façon à gravir des sommets. En effet ce massif abrite le deuxième plus haut sommet du pays, le Sarek (un peu plus de 2000m d'altitude) qui a donné son nom aussi au parc national qui l'entoure. Bien sûr nous prenons également des pulkas chargées de matériel de camping et nourriture pour deux semaines. L'accès au massif peut se faire depuis Gallivare, petite ville dans la plaine connue pour ses mines de fer et, grâce à cela, desservie par un train qui continue vers le port norvégien de Narvik un peu plus au Nord. Mais c'est en avion puis en bus via Kiruna que nous nous y rendons.

Départ sans histoire, nous arrivons le soir au B&B de Gallivare, gaz acheté au passage à Kiruna dans les bras, gros sacs sur le dos et retrouvons nos pulkas envoyées par la poste soigneusement rangées dans le garage. Nos pieds sont mouillés car à +3°C l'après-midi en ville, la neige fond. Température très douce et beau temps nous accueillent donc et nous avons un premier aperçu des paysages entre Kiruna et Gallivare. C'est plat



Itinéraire au Sarek

avec des forêts clairsemées de pins maigrichons tout en hauteur. Cela rappelle les épinettes d'autres paysages en deçà du cercle polaire.

Le lendemain, il neige à Gallivare. Nous traînons nos pulkas dans les rues enneigées jusqu'à la gare. Après deux heures et demie de bus avec au début les mêmes paysages que la veille, puis une vallée emplie d'un lac immense tout en longueur, nous voici à Suorva : une maison jaune et un parking sur le bord de la route, mais surtout deux barrages ; important car ça permet de pénétrer le parc national du Sarek, sans se risquer sur le lac encore gelé à cette époque, et aussi des montagnes couvertes de forêts tout aussi clairsemées qu'en plaine mais où les bouleaux remplacent les épinettes.

Nous chaussons les skis, « attelons » nos pulkas à nos harnais et quittons la civilisation pour deux semaines.

Quelques giboulées de neige nous souhaitent la bienvenue, mais la température est douce. L'après-midi est déjà avancé et Antoine part sans attendre. Premier point GPS demandé par Antoine sur les bords du lac. Emporté par l'élan et une glisse facile, on est trop à l'est et on a raté le vallon de montée. On montera dans le lit du torrent pour éviter de revenir en arrière. Les pulkas étant qualifiées de « légères » par ces messieurs, aucun problème pour faire du ski-cross dans cette montée. Tirant ma pulka pas si légère, je pense à Monique qui a renoncé à ce voyage et n'aurait pas aimé cette étape avec une pulka presque aussi lourde qu'elle et toute à mes pensées, j'effondre la trace dans un trou du torrent. Heureusement, ma pulka est restée en haut et je sors sans problème. Je regarde les pentes par lesquelles nous étions sortis du Sarek 12 ans plus tôt et par lesquelles nous aurions dû passer aujourd'hui. On s'en écarte de plus en plus, contournant trous et blocs, avec la neige qui s'effondre par endroits mais impossible de rattraper Florent et Antoine qui se relaient en



Ahpar

trace et tirent de plus en plus vers l'est alors que l'itinéraire est bien visible côté soleil couchant. Bilan, un écart de trois kilomètres et le soleil qui se couche pendant que nous montons notre premier camp. Deux tentes, avec dans l'une Antoine et moi et dans l'autre Florent, Hubert et Michal. Démarrage des réchauds dans chaque tente et chez nous ça commence mal, avec une

patte de réchaud qui se tord. Sur un réchaud à trois pattes, quand l'une d'elles se tord, même après l'avoir vaguement redressée ça devient acrobatique de faire tenir une gamelle. Vous la chargez de morceaux de neige plus ou moins gros qui ont une tendance à glisser vers le point le plus bas de la gamelle en fondant et le fragile équilibre est rompu. S'en suit une chute de la gamelle avec jurons associés. Belle soirée quand même car le beau temps est là. Le ciel est magnifique et un semblant d'aurore boréale nous souhaite le bonsoir. Beau temps au réveil, le moral remonte.

Nous sortons du chaos dans lequel nous nous sommes fourvoyés la veille. En prenant un peu d'altitude, nous sortons également de la maigre forêt de bouleaux. Au loin les premiers sommets émergent du plateau. Ce sont ceux du groupe de l'Ahpar. Deux rennes passent non loin de nous, quand soudain un skidoo se fait entendre plus loin. On est pourtant dans un parc national, mais les Samis qui élèvent des rennes dans le parc ont l'autorisation d'y pénétrer avec des engins motorisés. Ce sera le seul que nous entendrons pendant deux semaines. Nous longeons de loin le versant nord de l'Ahpar, entaillé de deux magnifiques glaciers bien tentants, et passons au

pied du sommet prévu pour cette journée mais bien trop tardivement pour y monter. L'étape est bien longue, le soleil descend, le vent se lève et c'est frigorifiés que nous plantons notre deuxième camp au pied du Sarek. Le lendemain matin le temps a changé, plafond bas et visibilité réduite. Nous avons le choix entre deux sommets, le « 1903m » avec une approche à plat un peu longue ou le Sarek Nordtoppen à 2017m un peu plus raide mais plus près. Beaucoup de woumfs et de corniches la veille et donc après

une brève discussion sous la tente, Antoine décide d'aller au plus facile des deux sommets, le « 1903m ». Mais quand il sort, l'idée de faire trois kilomètres presque à plat dans le mauvais temps ne l'enchanté plus guère et il part finalement vers le Nordtoppen avec comme seul commentaire « c'est juste pour voir la pente ». Peu convaincue,

je suis au début mais la météo ne s'améliorant pas, je retourne au camp, surtout que mes semelles de chaussures nécessitent un peu de colle et donc autant les réparer. Dommage pour moi car pendant le retour, le temps s'améliore et le soleil brillera l'après-midi. Les hommes en



Cabane au Sarek

profiteront pour faire le sommet. Le lendemain, le soleil est au rendez-vous, mais pas question de faire un sommet le matin, il est prévu pour l'après-midi après l'étape. Et manque de chance, on le finira dans le brouillard. Le mauvais temps nous tiendra compagnie pendant presque tout le séjour, compagnie plus ou moins marquée, mais nous ne reverrons les sommets qu'une fois notre boucle bouclée quand nous ferons finalement le sommet que nous aurions pu faire le deuxième jour si nous ne nous étions pas égarés en entrant dans le massif.

Mauvais temps, idées sombres et le quatrième jour, une de mes fixations décide qu'elle a assez donné et qu'il est de temps pour elle de prendre sa retraite. Elle déchausse. Pas de chance j'ai encore besoin d'elle, je recharge, et ce petit jeu se répètera de plus en plus souvent. Rapidement ça devient toutes les dizaines de mètres. Chaque fois, il faut rechausser et se baisser pour enclencher la sécurité. C'est une fixation « low-tech », l'ancêtre des « dynafits » et les ergots avant sont usés. Je craque et la bloque en position descente, pas pratique pour marcher, mais au moins j'avance. Entre les semelles de chaussures recollées hier et la fixation, c'est un vrai complot contre moi. Mon vieux matériel est bon pour la casse et il y a deux semaines à tenir. Rien ne va plus. Pour tout arranger, une pluie verglaçante couvre tout de glace, ma veste est toute rigide, et les hommes sont partis devant, je

ne les vois plus. Quand je les aperçois enfin au loin qui attendent, ils repartent aussitôt. Ils m'attendent finalement bien plus loin et j'aurai le droit au traditionnel « qu'est ce que tu fais ? on a froid » et « t'as de la glace dans ta fixation, t'as qu'à l'enlever ». Finalement la cabane à côté de laquelle nous avons prévu le camp est en vue. Sera-t-elle ouverte ? Les cabanes appartiennent aux Samis. Elles leur servent à la belle saison quand ils gardent les rennes, mais sont de moins en moins utilisées. En principe elles sont fermées l'hiver, mais certaines ont été forcées et restent ensuite toujours ouvertes. On y arrive en même temps que deux Allemands. L'un d'eux connaît bien le Sarek et savait que la cabane était ouverte. Elle n'est pas très grande, on ne tiendra pas tous dedans confortablement. Comme les Allemands n'ont pas de matériel de camping, on leur cède la place mais tentons quand même de chauffer une soupe à l'intérieur. Ça se finit très rapidement avec une gamelle renversée (pas la mienne pour une fois) quand deux nouveaux arrivants s'installent dans la cabane et cognent le réchaud. Quelle affluence dans ce secteur, mais ce seront presque les seules



Un de nos camps

personnes que nous rencontrerons. Le lendemain, toujours grand blanc, je repars clopin-clopant, une fixation en position montée, l'autre en position descente. Ça botte sous les skis, on farte, sauf bien sur Antoine qui ne croit pas aux produits miracles. Et cette fois, c'est Antoine qui disparaît derrière dans le brouillard. Je retourne le chercher et vois un étrange spectacle : Antoine bottant bien sûr mais tirant sa pulka avec un brancard de travers, ainsi qu'une guirlande qui vole au vent. On n'est pourtant pas à Noël. En fait c'est un grand ruban de scotch entortillé avec lequel Antoine a tenté de réparer son brancard. La prochaine cabane n'est plus loin et les Allemands

qui doivent y dormir nous ont prévenus qu'elle était ouverte. Elle est plus grande que la précédente, nous pourrions tous y loger. Alors qu'Antoine reste dehors car il voudrait bien continuer l'étape, nous rentrons pique-niquer. Il fait toujours aussi mauvais temps et c'est la rébellion. Nous obligeons Antoine à rester pour pouvoir confortablement réparer son brancard, excuse officielle et surtout pour passer une soirée agréable tous ensemble. Le lendemain, c'est l'accalmie, temps gris mais le vent est tombé. Le sommet du jour fait une brève apparition dans un trou de nuages. Nous continuons notre tour par les vallées. Quelques rennes nous regardent passer, les perdrix roucoulent tant et tant, mais difficile de les voir car tout est blanc, la neige, le ciel et la perdrix, à part son sourcil noir mais de loin c'est une bien petite tache. Dans ma tête, ça vire de nouveau au gris avec ce mauvais temps persistant et je traîne bonne dernière. Nous arrivons à Alkavare Kapell, chapelle en pierre remplie de neige en cette saison, mais dans laquelle une messe est encore dite une fois par an en juin. Nous tentons encore un sommet, sommes pris par le brouillard et le trouvons au GPS. Le ciel et le sol blanc de neige se confondent. La descente est en bonne neige mais tout en sensation. Encore un camp, du vent, nous montons des murs de neige, y restons une journée à attendre des conditions meilleures. Deux skieurs sortis de nulle part passent à côté de nous et disparaissent dans le brouillard. Nous repartons sous la neige. Comme d'habitude le sommet du jour reste invisible, et donc cap sur le



col pour aller voir si le temps est meilleur dans la vallée suivante plus au sud. Antoine traîne bon dernier avec ses bottes sous ses skis. Pause sous le col, vent dans le dos pour l'attendre. Il fait froid, humide et Florent a les mains gelées, il faut l'aider à enfiler ses grosses moufles. Heureusement Antoine perd ses bottes dans la descente et peut enfin se laisser glisser. Il pleut maintenant que nous descendons. Le pantalon se mouille et avec le vent dans le dos, ça fait tout froid derrière les jambes. La veste se mouille aussi, mais le dos est protégé du vent par le sac. Au bout d'un moment nous sentons le haut des chaussettes se mouiller et ça descend de plus en plus. Les chaussons se remplissent à leur tour. On continue ignorant la



Sarek

pluie et arrivons heureusement à une cabane ouverte avec, chose très rare, un poêle et du bois. Nous sommes trempés et égouttons les coques et chaussons, essorons les chaussettes, gants, vestes... retournons les sacs à dos et écopons les pulkas. Florent allume le feu. Dehors, le vent forçité et s'appuie contre la porte de la cabane que je ne peux plus ouvrir seule. Souvenirs, souvenirs, une cabane dont les nanas n'arrivent pas à sortir, ça me rappelle un autre voyage au Sarek. Mais cette fois-ci, c'est pire car quand on sort, pluie ou non, on se mouille car le vent arrache la neige mouillée du sol et la projette sur nous. D'ailleurs pour sortir, ça devient très technique. Il faut ouvrir la porte entre deux rafales et arriver à se glisser rapidement dehors sans se faire coincer dans la porte par la rafale suivante, ensuite tourner à droite, attraper le hauban de la cabane et tourner rapidement l'angle pour se mettre à l'abri du vent. Pour rentrer, c'est pareil mais en sens inverse et gare à celui ou à celle, mal rhabillé qui reste coincé dehors n'arrivant pas à ouvrir la porte.

encore, mais le temps a fraîchi, il gèle. Hubert se fait piéger en sortant chercher de la neige. Il glisse et lâche la bassine qui est aussitôt emportée par le vent. Il ne reste plus rien pour mettre les blocs de neige, juste le sol. Tout est encore mouillé et une journée entière à chauffer sera à peine suffisante pour sécher les affaires. Les skis stockés sous la cabane plus ou moins à l'abri sont pris dans la glace. Au moins, ils ne risquent pas de s'envoler. Nous faisons une journée tarot, hammam et encore une nuit trop chaude. Enfin le vent se calme et nous repartons. Pas très loin de la cabane, nous retrouvons la louche. Un peu plus loin, une tache orange attire l'œil et voici la bassine qui s'est arrêtée au milieu de la vallée, on ne sait pas pourquoi. Manque plus que le seau, mais impossible de le retrouver. Nous continuons notre chemin passant au pied des sommets prévus sans les voir et descendons vers la Rahpadalen, la plus grande vallée du Sarek. Bien large et profil en U, on y trouve même une moraine, mais plus de glace car elle se situe à



Basstavagge

Heureusement, on guette toujours quand quelqu'un sort et je suis dispensée des corvées d'eau et de neige. C'est Antoine qui fait la première, il a trouvé une mare d'eau et remplit un seau, mais une rafale de vent en emporte la moitié. Hubert fait la deuxième, remplit consciencieusement le seau de neige, et rentre... avec seulement l'anse. Le vent a arraché le seau, la louche et la neige qui étaient dedans. Il nous reste une bassine et un autre seau dans lequel nous avons essoré les chaussettes. La bassine servira pour la neige et le seau sera reconverti en pot de chambre pour la nuit. Le vent se déchaîne dehors et nous sommes au chaud pour diner mais avec une ambiance très humide. Tout goutte et nous évacuons l'eau du sol régulièrement. Nuit trop chaude. Le lendemain la tempête continue



Sarvesvagge

700m d'altitude. On retrouve la forêt maigrichonne de bouleaux. Les rivières sont dégelées, il fait toujours aussi gris, mais on devine des éclaircies vers le sud-est. Quelques coins de ciel bleu apparaissent même dans l'après-midi. D'où nous sommes, la sortie du massif est proche. En prenant au plus court, on pourrait gagner une journée pour se sécher tranquillement à Gallivare, ou bien sortir en trois jours comme prévu. C'est l'éclaircie du matin qui fera pencher la balance. Nous partons vers le col prévu. La vallée que nous empruntons a été choisie espérant y voir quelques animaux. Nous avons vu beaucoup de traces de perdrix peu farouches habituellement au printemps, mais avec le mauvais temps les animaux sont restés peu visibles. Florent en a vu quelques uns, mais il se lève le premier pour se

promener autour des camps et est souvent en trace pendant la journée car c'est aussi le plus rapide du groupe. Le soleil fait une belle



Ahkka

apparition pendant la montée, mais nous passons encore le col sous la neige. En fin de journée, quelques perdrix sortent enfin du brouillard, mais surtout le vent passe à l'est. Serait-ce la fin du mauvais temps ? Nous sommes bien tentés de le croire et de faire un sommet avant d'entamer la descente vers le barrage et Suorva. Cela ferait une grande journée, mais nous sommes tellement frustrés de n'avoir presque rien vu. Donc pour assurer la journée du lendemain et avoir une chance de gravir un sommet, première chose à faire, confisquer les skis d'Antoine et traiter ses peaux pour éviter qu'il ne grogne derrière avec dix centimètres de neige sous chaque ski, ensuite choisir un sommet. Nuit calme et de nouveau le soleil apparaît le matin. Les couloirs d'accès à l'Ahpar dominant le camp, mais ils sont bien chargés et les croupes sont dénudées, donc abandonnant l'Ahpar, nous optons pour un sommet « tout plat », le skanatjahkka. Longue, longue montée, mais belle récompense. Le beau temps est toujours là, bien frais et nous sommes face aux grands sommets du Sarek. Un beau 360° avec au Sud le groupe de l'Ahpar, puis le groupe du Sarek à l'Ouest, l'Ahkka au Nord et la vallée

avec cet immense lac tout en bas vers l'est, début et fin de notre boucle. On en profite et malgré la fraîcheur, personne ne se presse pour descendre.

Difficile d'enlever les peaux trop gelées, mais ça vaut le coup car nous arrivons à faire de beaux virages. Neige moquette écrirait-on sur C2C, la meilleure descente du séjour. Sommet suivi d'une longue étape jusqu'à la tombée de la nuit pour assurer la sortie du massif demain, car l'unique bus du jour passe en milieu d'après-midi et notre avion est le jour suivant. Long plateau à traverser balayé par une petite bise qui fraîchit de plus en plus alors que le soleil descend doucement, très doucement comme toujours dans le Nord. L'ombre progresse et nous rejoint. Le froid est plus vif. En face de nous, les collines enneigées sont encore tout éclairées de soleil. Elles virent de

l'orange flamboyant au rose plus pâle, presque mauve. La nuit tarde à arriver et on retrouve la forêt dominant le lac. Dernier camp atteint juste avant la nuit, comme le premier soir, mais il est plus tard car on a déjà gagné deux heures de jour. Nuit calme au milieu des bouleaux et soleil au réveil. Descente sans problème pour rejoindre le barrage, pas difficile car l'itinéraire est tracé et balisé. On est vraiment des nuls pour s'être fait piéger il y a deux semaines en entrant dans le massif. On atteint le lac vers midi, il reste une petite heure pour traverser les barrages et le bus passe dans trois heures. On en profite pour sécher les tentes, sortir les réchauds, se faire un café. Le bus arrive à l'heure, correspondance à Gallivare et arrivée à Kiruna en soirée à la nuit tombante. Dernier portage des pulkas dans Kiruna car la neige a en partie fondu sur les trottoirs. Dernière soirée à Kiruna avec le classique déballage de nos affaires dans la chambre en débordant dans le couloir de l'auberge de jeunesse (pleine de vieux) pour tout sécher avant les balances de l'aéroport. Demain nous rentrerons en France et retrouverons le vert après deux semaines dans le blanc.

